



Grande histoire et petite histoire

Marie-Hélène Bacqué, Emmanuel Bellanger, Hélène Hatzfeld, Bénédicte Madelin

► To cite this version:

Marie-Hélène Bacqué, Emmanuel Bellanger, Hélène Hatzfeld, Bénédicte Madelin. Grande histoire et petite histoire. Marie-Hélène BACQUÉ, Jeanne DEMOULIN, Jeunes de quartier. Le pouvoir des mots, Caen, C&F Éditions., 2022. halshs-03748656

HAL Id: halshs-03748656

<https://shs.hal.science/halshs-03748656>

Submitted on 9 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour citer :

Marie-Hélène BACQUÉ, Emmanuel BELLANGER, Hélène HATZFELD, Bénédicte MADELIN, « Grande histoire et petite histoire », in Marie-Hélène BACQUÉ, Jeanne DEMOULIN, *Jeunes de quartier. Le pouvoir des mots*, Caen, C&F Éditions, 2021, 124-127.

« Grande histoire et petite histoire »

Marie-Hélène BACQUÉ, Emmanuel BELLANGER, Hélène HATZFELD, Bénédicte MADELIN

Quel est le rôle de l'histoire et des événements dans la socialisation des jeunes des quartiers populaires, dans leurs façons de voir le monde et de s'y situer ? Comment des trajectoires individuelles rencontrent-elles des événements collectifs ? Un ensemble de travaux ont montré l'importance des « années impressionnables », situées entre l'adolescence et l'âge adulte, au cours desquelles les individus fixeraient leurs préférences et leurs comportements à partir d'un contexte spécifique. On a ainsi parlé de la « génération 68 » ou de la « génération guerre d'Algérie ». Les jeunes avec lesquels nous avons travaillé ont-ils en partage une histoire commune qui contribuerait à la construction d'un « **nous** » social et générationnel ?

Si les événements marquants qu'ils citent au cours de cette recherche font à première vue apparaître un ensemble hétérogène et dispersé, il en ressort néanmoins un cadre commun.

Les attentats de 2015

Un événement et une date dominant : les attentats de 2015 au Bataclan et au Stade de France, temps particulier où l'histoire a heurté de front les trajectoires individuelles par la proximité spatiale de l'événement, par son ampleur et par le sentiment rétrospectif que chacun aurait pu être touché. Un jeune homme de Suresnes raconte avoir été à deux rues de Charonne, lieu d'un des attentats ; certains connaissent des enseignants, des amis qui étaient dans le Bataclan ; plusieurs à Suresnes, Villeneuve-la-Garenne, Saint-Denis, Aubervilliers, étaient eux-mêmes spectateurs du match France-Allemagne au Stade de France. Pour les dionysiens, les attentats de 2015 renvoient d'abord à l'assaut du raid, le 18 novembre, rue de la République, aux rafales de balles entendues tout près, une ambiance de guerre, se souvient l'un d'eux. Tous ont en tête de façon précise la façon dont ils ont été informés des attentats, certains par un coup de fil des parents inquiets, leur demandant où ils étaient, d'autres devant un match ou *Secret story* à la télévision. Ils se souviennent avec détails du moment d'interruption de l'émission après lequel ils se sont branchés sur BFM pour regarder en boucle les informations une bonne partie de la nuit : un effet de sidération, un choc émotionnel.

Une distance plus grande s'exprime vis-à-vis de l'attentat de Charlie Hebdo que peu citent en premier lieu quand on évoque la date de 2015. Alors que les attentats de

novembre touchent des lieux emblématiques, dénués de références à tout groupe singulier, Charlie représente un autre monde, lointain. Quelques-uns évoquent la pression sociale et médiatique qui a suivi autour du respect ou non de la minute de silence décidée par le ministère de l'Éducation nationale, la présence de journalistes peu scrupuleux à la sortie du lycée, comme à Clichy-sous-Bois. Un jeune homme de Corbeil explique qu'il n'a pas fait la minute de silence mais ne l'a pas chahutée pour ne pas gêner ceux qui voulaient la faire. Un autre à Pantin se souvient de la façon dont un adolescent du collège a été mis en difficulté pour ne pas l'avoir respectée et il regrette la sur-interprétation de ce geste, le manque de débats et les polémiques qui ont suivi. Les oppositions, très minoritaires, n'expriment pas un accord avec l'acte terroriste mais un refus de se déclarer « Charlie », qui repose sur une perception des caricatures comme non respectueuses de l'Islam, voire blasphématoires.

Au-delà du moment, les attentats ont marqué l'expérience quotidienne dans l'après, celle du plan Vigipirate qui existait déjà mais a pris une nouvelle ampleur, des exercices de sécurité au lycée, de la peur collective dans les transports, des regards dérobés. Une jeune fille de Corbeil dit sa panique quand on lui a demandé de faire l'exercice d'alerte et de se mettre sous la table. Une autre à Clichy-sous-Bois raconte comment sa tante, musulmane, l'a fait descendre d'un bus après qu'un homme barbu habillé en qâmis y soit monté. Pour quelques-uns, surtout quelques-unes, la peur est toujours présente. Une jeune mère de Suresnes n'attache jamais son bébé dans la poussette quand elle va à la Défense afin de pouvoir le prendre dans ses bras et s'enfuir en cas d'attentat. Une pantinoise a encore peur quand elle prend le bus et elle reste debout, à côté de la sortie, plutôt que de chercher à s'asseoir au fond, au cas où.

Les musulmans, très majoritaires parmi les jeunes de cette recherche, se sont sentis atteints dans leur **religion**. Ils expriment un sentiment d'incompréhension et de tristesse de voir ces actes terroristes perpétrés au nom de l'Islam et c'est au nom de leur religion qu'ils les condamnent. La religion dans laquelle ils ont grandi, qui constitue un cadre de socialisation majeur et a contribué à construire leurs valeurs morales est pointée du doigt de l'extérieur et ils se sentent stigmatisés, parfois violemment. Cela n'est certes pas nouveau ; cette génération a grandi avec les polémiques et réactions publiques au port du voile ; mais les attentats ont exacerbé l'expression de l'islamophobie et le sentiment d'être vus comme « autres » dans la société française.

Le foot

Dans un tout autre domaine, le **foot** et ses manifestations rythment la vie des jeunes à partir du temps fort de la coupe du monde de 1998, suivie des championnats d'Europe, puis de la coupe du monde de 2006 dont une partie d'entre eux retient d'abord le coup de boule de Zizou et enfin, de la coupe du monde de 2014 où la performance de l'Algérie est citée comme point marquant. Cet engouement renvoie à la place du foot dans les pratiques des jeunes et plus largement dans la culture populaire, mais aussi à sa perception comme lieu de réussite et de reconnaissance pour de jeunes hommes racisés et enfin, à un renversement possible des hiérarchies coloniales quand c'est le pays d'origine de leurs parents qui gagne.

Racisme et discriminations

Les luttes contre le racisme et les **discriminations** et leurs avancées constituent une autre toile de fond qui va chercher ses références à l'échelle du monde et plus

particulièrement dans l'histoire des afro-américains aux États-Unis à travers les figures d'Obama, Martin Luther King, Rosa Parks, Mohamed Ali mais aussi en Afrique du sud ou en Inde. L'histoire coloniale n'en est pas absente de même que les répressions récentes comme celle qui touche les Rohingyas. De façon générale, s'expriment ici un intérêt et une ouverture au monde, celui de l'Amérique du nord mais aussi du Moyen Orient. L'histoire des quartiers populaires n'apparaît par contre pas centrale.

« Quand on leur pose la question, la date de 2005 ne prend pas de signification particulière pour la grande majorité des jeunes. Les révoltes de 2005 et la mort de **Zyed et Bouna** ne sont évoquées spontanément qu'à Clichy-sous-Bois et à Corbeil. Dans le premier cas, cela n'a rien d'étonnant car Clichy en a été le point de départ, Zyed et Bouna y sont commémorés chaque année et le groupe de jeunes a été constitué par le collectif ACLEFEU né au cours des révoltes « pour éteindre le feu ». Quelques jeunes se souviennent des policiers vus de la fenêtre, tirant des flashball et d'un sentiment de peur. À Corbeil, les fortes tensions avec la **police** réactivent en permanence le spectre des émeutes, terme plus utilisé par les jeunes que celui de révolte. 2005 évoque ainsi avant tout une histoire de la **violence** et des relations avec la police qui résonne pour beaucoup avec le présent. Plusieurs font le lien entre 2005 et le mouvement des **Gilets jaunes**, sans cependant, pour les racisés, s'y associer par crainte d'être la cible des forces de l'ordre. »

Une histoire commune ?

Les faits marquants évoqués par les jeunes mettent ainsi en évidence un événement particulier, les attentats qui ont ébranlé toutes les générations. La recherche s'est déroulée à peine deux ans après les attentats de 2015 et leur souvenir, leur dimension émotionnelle pourraient s'affaiblir au cours du temps. Mais ils interviennent ici à un moment de structuration de l'imaginaire individuel et collectif, où la place sociale de chacun n'est pas encore fixée. Plusieurs jeunes évoquent par ailleurs les attentats de 2001 qu'ils ont vécus à travers le regard et la peur des adultes ; ils les lient à ceux de 2015, et marginalement aux attaques de Mohamed Merah en 2012 et de Londres en 2017. Pris ensemble, ces attentats semblent bien constituer un moment historique structurant dans lequel ils ont grandi, caractérisé par la montée de la peur et de la stigmatisation religieuse. On peut faire l'hypothèse qu'ils contribueront à construire une expérience commune forte. En sera-t-il de même de l'expérience du **confinement**, révélateur et amplificateur des inégalités socio-spatiales ?

Un autre marqueur commun, structurant, se dégage de la diversité d'événements et de figures citées par les jeunes : la sensibilité aux inégalités et à la discrimination raciale et religieuse. Il est notable que cette sensibilité se déploie avec une ouverture au monde et non comme processus de fermeture. De même, si le rapport des classes populaires au football est loin d'être nouveau, on relèvera qu'il est ici signifiant de dynamiques d'identifications multiples : à la France dans laquelle ils vivent, au pays d'origine de leurs parents, à l'image racisée qui est renvoyée d'eux...

Cette histoire partagée, à la fois événementielle et inscrite dans la durée des trajectoires familiales et de l'histoire des quartiers populaires, participe bien à définir le regard que les jeunes portent sur la société et sur la place qui leur y est accordée. Ce regard est modulé par la diversité des histoires individuelles et des conditions sociales mais il contribue à l'émergence d'une conscience sociale commune. Il reste à savoir comment cette conscience sociale se traduit politiquement.

Boîte à outils:

Olivier Ihl (2002) 'Socialisation et événements politiques', *Revue française de science politique*, 52 (2) : 125-144.

Karl Mannheim (1952) 'The Problem of Generations,' in *Essays on the Sociology of Knowledge*, Londres, Routledge and Kegan Paul, pp. 277-332.